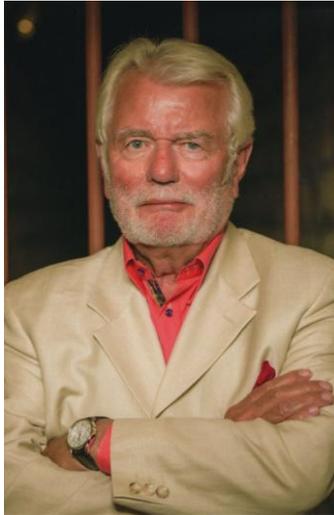


De la Lorraine à Cap Matifou

Récit très autobiographique couvrant la période 1956-1962

Mes années à l'ENPA



Avertissement

Le besoin de rédiger ce texte de souvenirs est né de la découverte tardive de l'existence de l'Amicale des anciens élèves de l'ENPA. La lecture d'articles écrits par les anciens de mon Ecole, la plongée dans un ouvrage unique « mémoires de l'ENPA », né des mains de quatre camarades, les retrouvailles avec quelques élèves de ma promotion avec lesquels j'ai pu échanger de vive voix la foule de nos souvenirs, m'ont donné envie de relater une période exceptionnelle de mon parcours.

Ce récit est essentiellement centré sur des faits vécus à l'Ecole ou connexes. Si j'ai pu évoquer quelques rares fois « les événements » d'Alger, c'est que j'en ai été témoin ou très proche, le but étant de montrer l'impact que ces événements ont eu sur nos études et la vie à l'Ecole. Pour ceux qui s'étonneraient de ne trouver aucune évocation de ma vie privée, je les rassure, j'en ai eu une mais elle n'a pas sa place dans ce récit.

Si j'ai pu, quelques fois, être relativement précis sur les dates et même les heures de certains épisodes, c'est en grande partie grâce à mes notes de l'époque qui par chance ont pu être sauvées lors de « la fuite ». Quelques textes écrits il y a presque soixante ans ont été quasiment intégralement repris.

Pour nous tous issus de l'ENPA; l'Ecole nous a appris la rigueur, le goût de l'effort, la discipline, la vie en communauté, l'amitié, la solidarité; elle nous a fourni des armes et des atouts pour affronter la vie. Nous sommes tous très fiers d'être passés par Cap Matifou.

Ce texte est destiné à ma famille, aux amis proches, à mes anciens camarades de l'ENPA, et plus particulièrement à mon ami Michel BARRAL avec qui j'ai fait un long parcours y compris pendant les heures sombres de 1962.

Je dédie ce récit à ma tante Janine et à mon oncle Georges, grâce à eux cette période majeure de ma vie a été rendue possible, et j'ai existé.

Texte rédigé de décembre 2017 à mars 2018 par Christian DOEHR

L'enfance et la scolarité à Saint-Avold

Prologue

Je suis né en juillet 1941 en Moselle, ce n'était pas l'occupation mais une nouvelle annexion. Depuis 1870 les Prussiens puis les Allemands ont toujours revendiqué l'Alsace et la Moselle, des territoires en partie germanophones. Sur le livret de famille de mes parents, les mentions en français concernant ma naissance sont barrées et remplacées par des mentions manuscrites en allemand, même mon deuxième prénom a été germanisé, Vincent est devenu Vincenz.

Il était interdit à la population de parler français, c'est pour cela que ma langue maternelle a d'abord été l'allemand, un enfant parlant français dans la rue aurait trahi ses parents sans le vouloir. Bonjour pour les familles qui ne pratiquaient pas l'allemand ! D'ailleurs en 1940 beaucoup ont quitté la Moselle comme leurs ancêtres après la défaite de 1870 et dont une partie s'est retrouvée en Algérie.

J'ai appris le français à 4 ans chez des arrière-grands-parents qui habitaient un village à l'ouest de la Moselle où les règles imposées par la police allemande étaient moins draconiennes.

Pour terminer cette partie liminaire, je suis moi-même issu de l'immigration allemande vers l'Alsace et la Moselle, celle-ci ayant eu pour but de remplacer les populations qui avaient fui l'annexion. Mon grand-père paternel venait de la Sarre, patrie du maréchal d'Empire Ney. L'histoire aurait pu se retourner puisque la Sarre était française jusqu'à la défaite de Napoléon en 1815.

Après la guerre

Il me reste quelques souvenirs de la guerre, les bombardements des forces alliées, les mises à l'abri dans les galeries d'anciennes mines de plomb ou dans les caves remplies d'eau.

J'ai ensuite fréquenté la maternelle, où je me souviens des rations de lait qui étaient fournies aux enfants. A l'école primaire qui fonctionnait sous le régime du Concordat (avant séparation des églises et de l'Etat) nous avions des cours de religion, il n'était pas nécessaire d'aller au catéchisme puisqu'on nous le faisait à l'école, le revers de la médaille était que même les protestants ne pouvaient fréquenter les mêmes classes que les catholiques !

Le collège

Comme je faisais plutôt partie des bons élèves, on a proposé à mes parents de me faire passer l'examen d'entrée en 6^{ème}. Je crois me souvenir que sur une trentaine d'élèves moins de dix passaient cet examen. J'ai été reçu et j'ai donc rejoint en 1952 Le collège classique et moderne de Saint-Avold. Classique parce qu'on y enseignait le latin et le grec, à l'époque mes parents pensaient que les langues mortes ne servaient à rien et surtout pas le latin réservé pour eux à ceux qui voulaient devenir curé ! La plupart des classes étaient des baraquements en bois chauffés par un poêle. Ma scolarité s'est déroulée sans encombre, j'étais un élève moyen, peu de disciplines me passionnaient, à part l'histoire et la géographie. Dans cette région l'allemand en première langue était systématique,

heureusement mon père bilingue m'aidait. Pour les autres matières je me débrouillais, mes parents regardaient mes bulletins, mais ne me demandaient rien en cours d'année, ni si je faisais mes devoirs ni si j'éprouvais des difficultés, je pense que c'était assez normal, les enfants étaient bien plus autonomes il ya plus de 60 ans que maintenant.

Histoire de ma candidature

La situation financière de mes parents n'était pas brillante, mon père, surtout musicien et chanteur, gagnait notre vie comme petit employé aux écritures, je ne connais pas son cursus scolaire mais sa dernière activité, magasinier dans un garage Peugeot. Il arrondissait ses fins de mois en animant un petit orchestre et jouait soit du piano soit de l'accordéon, dans les bals populaires de la région le samedi soir.

J'ai deux sœurs plus jeunes que moi, et, compte-tenu de la situation décrite ci-dessus, la question cruciale était : que vont-ils faire de moi ? Il n'était pas question de me faire poursuivre les études au-delà de la 3^{ème}. Déjà en 4^{ème}, une tentative pour me faire intégrer l'Ecole des Mousses à Loctudy en Bretagne avait échoué. Ce n'était pas mon dossier personnel qui était en cause, mais l'histoire de mon père. Fils d'immigrés allemands, il avait été naturalisé comme de nombreux Alsaciens et Mosellans dans son cas par décret en 1925, il avait 13 ans. Comme il parlait allemand, il avait été embauché pendant la guerre dans l'antenne mosellane de la NSKK (une organisation paramilitaire nazie). J'ai appris plus tard que mon dossier avait été retoqué pour cette raison.

Je passe donc en 3^{ème}, le problème de mon avenir n'étant pas résolu. Mes parents à court d'idées ont trouvé que la solution la plus facile pour eux était de « m'envoyer travailler à la mine ». Saint-Avold était au centre des Houillères du Bassin de Lorraine et beaucoup d'enfants partaient à 14 ou 15 ans extraire du charbon dans les puits miniers de la région.

Je ne me rendais pas bien compte de ce qui se passait. Heureusement un membre de ma famille, la sœur de ma mère, s'est émue de ce qu'on me réservait. Ma tante Janine avait épousé en 1949 un Algérois qu'elle avait rencontré lors d'un séjour avec ses parents à Alger. Mon grand-père ancien légionnaire, engagé volontaire en 1914 après avoir déserté de l'armée allemande, avait gardé un très bon souvenir de l'Algérie, ou il avait été formé à Saïda. Nous étions en 1956, et ma tante, qui n'avait que 28 ans, a dit à mes parents : « Vous n'allez tout de même pas envoyer Christian à la mine, je m'en occupe ». Et elle s'en est occupée. Mes parents ont laissé faire, il faut dire qu'à cette époque leur couple battait de l'aile, et je ne constituais pas leur principale préoccupation.

Ma tante Janine, enceinte, s'est démenée pour trouver une Ecole qui pourrait m'accepter. Elle a trouvé, je ne sais comment car elle ne m'a jamais raconté l'histoire, l'ENPA à Cap Matifou. Il fallait passer un examen pour entrer en 3^{ème} dans cette Ecole. Mais où aller chercher un centre d'examen dans l'Est de la France ?! Là encore elle a fait preuve d'initiative et d'opiniâtreté en contactant le principal de mon collège. Elle s'est occupée de toutes les démarches en liaison avec l'ENPA et le Collège de Saint-Avold. Je n'étais pas vraiment au courant des détails, je savais simplement que ma tante s'occupait de moi pour

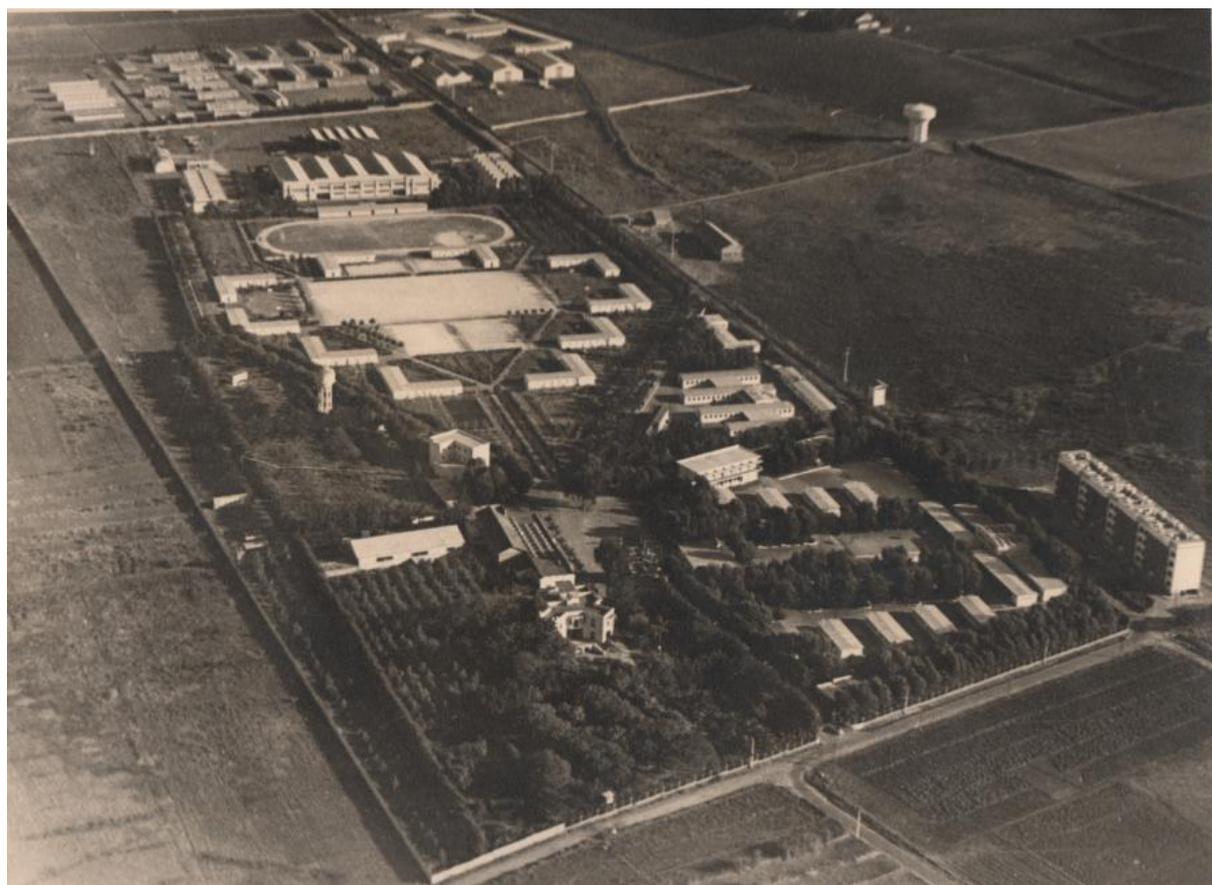
me trouver un point de chute. Un jour du 3^{ème} trimestre 1956, je suis convoqué pour passer un concours au collège de Saint-Avold afin de me permettre de rejoindre une Ecole en Algérie.

J'ai passé le concours seul, sans surveillance, les épreuves m'ont été remises par le principal René HABY qui est devenu par la suite ministre de l'Education Nationale. Je n'avais pas trouvé le concours très difficile, c'est probablement présomptueux, je n'ai pas été étonné d'apprendre quelques semaines plus tard que j'étais reçu. Il me restait le Brevet à passer, j'y suis allé très décontracté et d'ailleurs je ne me souviens de rien sauf qu'il y avait beaucoup de candidats dans la cour de ce grand Lycée de Metz (Lycée Faber).

Ca y était, la destination était arrêtée, heureusement, c'est à ce moment là que mes parents se sont séparés.

J'ai quitté ma petite ville de province début septembre accompagné par la belle-mère de ma tante. Nous avons fait une halte à Menton, ce fut ma découverte de la Côte d'Azur.

L'arrivée au CAP Matifou et mon intégration



Les premiers jours et la découverte de l'Ecole

A l'époque on ne prenait pas souvent l'avion, en tous cas je ne l'avais jamais pris. C'est encore une fois en bateau, le Ville d'Alger ou le Ville d'Oran, que j'ai fait la traversée. En partant en fin d'après midi on arrivait le lendemain dans la matinée. Je découvrais pour la 3^{ème} fois cette merveilleuse vue d'Alger la Blanche. Au fur et à mesure de l'approche, la structure des bâtiments Haussmanniens se précisait, on distinguait les rampes descendant au port. Et puis l'odeur si caractéristique, mélange d'épices et de poissons, j'aurai pu reconnaître l'arrivée à Alger les yeux fermés.

Les quelques jours que je passais à KOUBA, pas très loin du Ruisseau quartier plus à l'est d'Alger, ont été consacrés à la préparation de la rentrée à l'ENPA. La liste des fournitures était longue et contenait des termes que j'ignorais ; pied à coulisse ? règle Graphoplex Il fallait aussi se procurer une tenue de travail pour l'atelier, salopette et blouson bleu ciel et surtout la blouse des internes d'une coupe et d'un dessin tout à fait singuliers. La blouse a bien fait 4 ans, avec quelques reprises, et on la portait tous les jours ! Ces vêtements avaient été achetés à « la ville d'Armentières » magasin spécialisé d'Alger.

Le grand jour arriva, je dis cela aujourd'hui, mais il ne m'a pas particulièrement marqué. J'avais connu tant de changement et vécu tant d'événements en peu de temps que rien ne m'étonnait. Les nouveaux qui arrivaient en 3^{ème}, une centaine, 105 précisément, furent réunis et le célèbre Mandrillon, surveillant général de son état, dit Mandrague ou

Mandrake* (on allait apprendre à le connaître) à moins que cela soit son acolyte Garcia, nous communiquèrent les affectations dans les classes et les dortoirs, il y avait 3 classes de 35 élèves, les 3^{ème} T.I. (pour technique industrielle), 3^{ème} T.I.A., 3^{ème} T.I.B., 3^{ème} T.I.C. j'avais été affecté à la 3^{ème} T.I.A. Comme j'étais boursier j'ai eu droit avec quelques autres à un passage à la lingerie pour toucher mon paquetage. Il se composait d'un uniforme de gros drap bleu marine, genre tenue d'enfant de troupe, le pantalon était beaucoup trop large, la veste trop étriquée et un manteau du même tissu était fourni, les brodequins devaient provenir d'un stock datant de la guerre, je les ai chaussés la première année, on nous donnait même le linge, de beaux « calcifs et marcel ». Je pense que nous n'étions qu'une demi-douzaine de boursiers dans la promotion, mais très peu portaient ce cadeau, je me souviens toutefois avoir bien utilisé le manteau.

Les dortoirs étaient des bâtiments de plain-pied construits en « L ». Une moitié de la promotion logeait dans un bâtiment, il y en avait dix au total. Chaque élève, nous étions tous internes, disposait d'un lit de 70 cm et d'une petite armoire métallique, type armoire de vestiaire d'atelier, il faut dire que nous n'avions pas grand chose à ranger, surtout ceux qui avait la chance de rentrer chaque samedi chez eux, j'y reviendrai.

Les cours étaient dispensés dans 10 bâtiments. Chaque bâtiment, de plain-pied comme les dortoirs, comprenait 2 classes et était entouré d'une sorte de petite margelle, je ne sais pas si c'était la vocation d'origine, mais elle servait beaucoup aux élèves pour s'asseoir entre les cours, surtout quand il y avait du soleil, et c'était fréquent. Les salles de classe n'avaient rien d'original, une estrade, le bureau du prof, un tableau noir, des pupitres et des casiers en bois contre le mur du fond. Nous bénéficions d'un grand bâtiment longiligne pour les cours de dessin, un bâtiment construit à l'identique dans le prolongement du premier nous servait de salle de ping-pong. Plus tard l'Ecole a fait construire un bâtiment à étage, comprenant 2 grandes salles de classe, réservées aux 1^{ère} T.A. et 2^{ème} T.A., surmontées d'une salle de dessin.

Ce qui distinguait l'ENPA d'autres écoles de l'époque, c'était son architecture « campus ». Un terrain de plusieurs hectares, réparti par zones fonctionnelles, le quartier des classes, le quartier des dortoirs, le quartier des ateliers, le quartier de la Direction et de la salle de spectacle, et puis, au milieu de tout cela, des terrains de sport partout, hand-ball, basket-ball, volley-ball, football, entourée de la piste d'athlétisme et de terrains spécifiques ; saut en hauteur, saut en longueur, saut à la perche et j'en passe. Cela permettait à chacune des classes d'aligner une équipe dans chaque sport collectif et de s'affronter au cours des célèbres matches interclasses. Souvent les plus anciens, 1^{ère} T.A. et 2^{ème} T.A. l'emportaient mais pas toujours. Nous faisons du sport pendant les interours, surtout des matches de hand, car tes terrains étaient situés aux abords des salles de classe.

**Mandrake est un personnage de bande dessinée américaine, comme lui Mandrillon apparaissait brusquement pour essayer de nous coincer.*

La vie en dehors de l'Ecole

Elle a eu de multiples aspects de 1956 à 1962, l'ado a changé, la ville a changé, l'ambiance influencée par les « évènements » a été totalement bouleversée. Cela explique cette section n'est pas homogène voire quelquefois décousue.

Je connaissais Alger pour y être déjà venu en 1946 puis en 1954. J'avais pu apprécier surtout comme adolescent la beauté de la ville et de ses environs, les plages, les cabanons, j'ai découvert la Madrague, station mythique à l'ouest d'Alger. Au cours de ces deux séjours j'étais resté en famille, les choses allaient changer à partir de 1956 année de mon arrivée à l'ENPA.

J'ai découvert le trolleybus, je crois qu'il n'y avait plus à cette époque les tramways que j'avais connus lors de mes deux premiers séjours. Au début je prenais le trolley au Ruisseau pour me rendre dans « les beaux quartiers », on ne les désignait pas ainsi, mais quartier de la rue d'Isly ou de la rue Michelet. Je retrouvais des amis (es) connus par la famille, puis je me suis hasardé à aller seul au cinéma, j'en ai fréquenté beaucoup dont je me souviens malheureusement plus des noms. En revanche, c'est dans un cinéma situé dans une petite rue perpendiculaire à la rue d'Isly que j'ai découvert « Ascenseur pour l'échafaud », ma passion pour le Jazz est née là. J'y ai vu aussi « les demi-sels » avec Horst Bucholz, j'avais l'âge des demi-sels, ce film parlait aux jeunes.

Chaque dimanche, j'étais chez mon oncle, la première année, les sorties étaient encore timides; j'avais quinze ans; elles se limitaient à des réunions de familles à des invitations chez des amis adultes, je découvrais le monde des Algérois (vocabulaire distinguant la population d'origine européenne des autres populations). Je n'avais pas encore tissé de relations d'amitiés avec mes camarades d'Ecole, cependant je sortais dans le quartier à Kouba, c'était un quartier mixte et les premiers compagnons de jeu étaient arabes, ils m'appelaient James Dean ; la fureur de vivre, qu'ils n'avaient peut-être pas vu venait d'être projeté sur les écrans.

Pour mes premières vacances de Pâques, j'ai pris un avion militaire, un antique DC3 pas du tout aménagé, pour passer quelques jours avec ma mère à Paris ; les élèves de l'ENPA qui dépendaient du Ministère de l'Air bénéficiaient de cet avantage gratuit. Les grandes vacances arrivèrent (évidemment elles finissent toujours par arriver !). Je retournai pour la première fois à Saint-Avold chez mon père qui vivait seul. Je retrouvai des anciens copains, c'est fou ce que l'on avait pu grandir en un an. C'était la fête annuelle et nous nous en sommes donnés à cœur joie. J'ai retrouvé des photos où nous sommes tous en costumes ; cela signifiait que l'on était devenu grand. Je fermai cette parenthèse, pour aller entamer ma deuxième année à l'ENPA. En quittant mon père je n'imaginais pas que le voyais pour la dernière fois.

Retour à Alger sans histoire, il convenait de se préparer pour la rentrée, rien du tout ! Dans ces années là on n'en faisait pas tout un pataquès, il n'y avait pas la télévision, ou si peu. Le matériel nécessaire était le même, les tenues convenaient encore ; la préparation s'est donc bornée à retrouver le centre d'Alger et à perfectionner ma connaissance de cette merveilleuse ville.

A 16 ans je me suis initié au scooter en parcourant les petites routes entre Kouba et Hussein dey. Mon oncle et ma tante me faisaient confiance. Ma maîtrise du deux-roues une fois acquise, je commençai, timidement d'abord mais progressivement à m'éloigner des alentours et à explorer des quartiers méconnus jusqu'à inévitablement me retrouver rue d'Isly.

Le cursus scolaire

La vie à l'école

Je découvrais tout, le pays, son climat, l'école, des élèves qui venaient de toute l'Afrique du Nord. Au début j'ai ressenti plus de surprise, d'émerveillement que de dépaysement. J'étais là pour avoir évité la mine, bien que je respecte et que j'admire les mineurs qui se défonçaient à 1500 mètres sous terre, je me sentais mieux au soleil de l'Algérie.

Mes camarades eux n'avaient pas eu à traverser la Méditerranée, mais comme moi, ils découvraient l'Ecole et faisaient connaissance. Ils se sont vite aperçu que je n'avais pas vraiment le même accent qu'eux, certains me l'ont même fait remarquer en public bien sûr, c'est plus drôle, quelques uns même ont été jusqu'à se moquer, mais gentiment et cela n'a pas duré. Vivre ensemble 24 heures sur 24 nous a soudé et a développé chez nous une grande solidarité. Nous avons un objectif commun, travailler pour réussir et bénéficier au mieux des savoirs qui nous était dispensés, savoir livresque, savoir pratique, et savoir sportif.

Le comportement de tous était exemplaire, je n'ai jamais rencontré d'animosité ni de tension entre les élèves. Contrairement à d'autres camarades qui ont souffert lors de leur arrivée au Cap Matifou, discipline, travail, Mandrillon (le surveillant général) partout, éloignement de la famille, bien que subissant quelques fois des crises de cafard j'étais plutôt content de cette vie en communauté, c'était une société en réduction.

Un exemple de mon intégration, au réfectoire, j'ai relaté l'évènement dans un petit texte intitulé « assaut » publié dans le bulletin de l'Amicale des Anciens. Pour résumer, le coup de poing qui m'avait ouvert l'arcade venait de Gérard BEYER. Il se trouve qu'au dortoir nos lits étaient contigus (non ils ne se touchaient pas !). Nous étions les meilleurs amis du monde. Comme quoi la violence ne finit pas toujours mal. A propos d'arcade éclatée, je dois dire un mot de l'infirmerie, car nous avons une vraie infirmerie. En 6 ans j'ai eu l'occasion d'y faire 3 ou 4 séjours, surtout au début. J'ai un souvenir ému de madame Salerno qui accueillait et s'occupait des malades, je ne sais même pas si elle était infirmière, mais je me souviens d'un passage à l'infirmerie ou je devais être mal en point, je n'oublierai jamais son baiser si affectueux sur le front avant de m'endormir, comme celui d'une vraie maman. Et puis à l'infirmerie, quand les autres allaient en classe, on pouvait déguster tranquillement son café et manger les grandes tartines (1/8 de gros pain) sous l'œil attendri de madame Salerno.

Je l'ai déjà dit, nous faisons beaucoup de sport, les cours de sport proprement dit se déroulaient deux fois par semaine au stade, il y avait les exercices imposés par classe, exemple : tout le monde sautait à la hauteur ou courrait sur la piste, et puis des activités libres, je me souviens que certains s'étaient lancés dans le saut à la perche, perche en métal très rigide. Mon ami Michel BARRAL s'y était frotté sous la férule de notre prof de sport Roger BERLIAZ (je les ai retrouvés tous les deux après 55 ans de séparation). Nous allions participer à Alger aux compétitions scolaires, presque tout le monde y allait. J'avais été inscrit à la course du 1000 mètres en athlétisme, après être parti sur les chapeaux de roue, j'ai été proprement largué, mais peu importe d'avoir fait piètre figure j'avais participé.

Les séances de sport nous donnaient l'occasion de prendre une douche chaude, deux fois par semaine. Dans les dortoirs il n'y avait pas de douche et que de l'eau froide.

A l'entrée de l'Ecole, un petit bâtiment, dont l'entrée était orientée côté classes, abritait la « loge » du concierge, mais surtout une petite boutique où l'on trouvait, des pains au chocolat, des boissons et des cigarettes. Les 3èmes n'avaient pas le droit de fumer, mais tous les autres oui, je ne sais pas si cette règle était bien respectée, mais c'est à l'école que j'ai commencé à fumer sans m'arrêter jusqu'à l'âge de 55 ans. Le concierge recevait et gardait le courrier qui nous était adressé.

Il y avait deux catégories d'internes, ceux qui rentraient à Alger tous les samedis, parce qu'ils y avaient leurs parents ou un correspondant qui les recevait. Pour ma part j'allais chez mon oncle qui habitait KOUBA. Les autocars partaient après la fin du dernier cours de la semaine (15 heures ou 15 heures 30), il devait mettre environ une heure pour arriver à destination, la gare de l'Agha. Cela nous donnait tout le temps de parfaire nos connaissances en chansons paillardes et surtout de les pratiquer à gorge déployée. Le lundi matin l'autocar partait à 7 heures de l'Agha, il ne fallait pas traîner, mon oncle se levait avec moi à 6 heures pour m'accompagner. Avec le temps il y a eu quelques changements, je me souviens avoir pris l'autocar au Ruisseau, enfin à la fin de la scolarité je venais en scooter, un Lambretta bleu, ou en voiture avec le père de Michel BARRAL.

Jusqu'au bac

Les paragraphes qui suivent couvrent une période de quatre années de 1956 à 1960 et relatent quelques situations, événements et faits marquants que mes camarades de classe et moi-même avons vécu. Les quatre années correspondent aux classes suivantes : 3^{ème} T.I.A. 56/57 ; 2^{ème} T.I.A. 57/58 ; 1^{ère} T.M. (Technique Mathématiques) 58/59 ; T.M. 59/60.

La période des classes préparatoires aux grandes écoles de l'aéronautique 1^{ère} T.A. 60/61 et 2^{ème} T.A. 61/62 sera traitée dans le chapitre « les dernières années ».

3ème T.I.A. (1956/1957)

L'adaptation à un environnement totalement différent, déracinement, découverte de la vie d'interne n'a pas eu d'influence sur mon travail, bien sûr je n'étais pas un excellent élève, mais j'ai toutefois réussi à me placer dans le premier quart de la promotion, en effet il n'y avait pas de classement pour chacune des classes. Je n'ai eu aucune distinction au cours de cette première année à l'ENPA, alors que j'aurai pu avoir les félicitations au 2^{ème} trimestre j'avais été classé 9^{ème} sur 104, elles m'ont été supprimées pour indiscipline. Je m'étais battu au réfectoire avec mon camarade Gérard BEYER ; en prime j'ai eu droit à 4 consignes c'est-à-dire interdiction de rentrer à Alger pendant 4 week-ends.

Le français n'était pas encore une de mes meilleures disciplines, je me souviens d'un conseil de notre professeur(e) madame Abdesslam je crois, « pour vous améliorer en composition française vous devriez ouvrir un journal (intime) », ce n'était pas vraiment le genre des élèves de l'ENPA qui imaginaient probablement que la rédaction d'un journal était réservée aux filles. Je n'ai pas eu connaissance que d'aucuns aient suivi le conseil de notre professeur,

pour ma part je l'ai suivi et je suis persuadé que grâce à elle j'ai pu m'améliorer en composition française.

Mes premiers camarades en 3^{ème} T.I.A.



A l'ENPA nous avons appris ce que travailler voulait dire, les horaires qui suivent le démontrent sans discussion : J'avais calculé que nous travaillions plus de 10 heures par jour, sans compter, le travail dans nos chambres souvent jusqu'à 11 heures. Récapitulatif d'une journée type : 6 heures lever ; 8 heures à 12 heures cours ; 12 heures 15 repas ; 12 heures 45 à 13 heures 25 récréation ; 13 heures 30 à 17 heures 30 cours ; 17 heures 30 à 18 heures 30 récréation ; 18 heures 30 repas du soir ; 19 heures à 19 heures 10 récréation ; 19 heures 10 à 21 heures étude.

2^{ème} T.I.A. (1957/1958)

La rentrée de l'année 1957 en 2^{ème} T.I.A. devenait presque de la routine, il n'y avait plus rien à découvrir, les camarades étaient les mêmes, je pense même que en 2^{ème} T.I.A. on retrouvait les mêmes qu'en 3^{ème} T.I.A. Les plus proches étaient Louis Albertelli, Yvon Guilabert, Maurice Michel, Jean Claude Serror, Henri Nicolet (le seul roux de la promotion), Gérard Beyer, Maury, Mohammed Zerhouni, Yves Barny, Michel Lazaro, Pierre Kuhn... Certains prénoms manquent, c'est parce que l'on s'appelait par les noms.

La seconde a été marquée pour moi par un évènement douloureux, le décès accidentel de mon père le 1^{er} janvier 1958, je n'avais pu assister à ses obsèques qui se déroulaient à 2000 kms d'Alger. Paradoxalement, je me suis mis à travailler et j'ai terminé, à ma grande surprise, l'année en tête de la promotion sans avoir réellement joué le classement, je pensais que le meilleur était Alain Fages de 2^{ème} T.I.C. qui avait déjà été excellent en 3^{ème}.

1958 ce fut l'année du 13 mai et du magnifique enfumage des Pieds Noirs par un certain général. Avec quelques camarades nous nous sommes retrouvés au Forum parmi la foule en liesse devant le Gouvernement Général, le G.G. comme l'on disait alors. Je n'en ai pas de souvenir précis mais je suppose que l'école avait fermé quelques jours au cours de ce mois

de mai. Les cours ont repris après quelques jours d'euphorie, ils se sont déroulés normalement jusqu'à la fin de l'année scolaire.

Les meilleurs de la promotion, un tiers des élèves, étaient orientés vers la classe de 1^{ère} T.M. dont la vocation était de préparer le Baccalauréat Technique Mathématiques et plus si possibilité.

A la remise des prix présidée par le général CHALLE, j'ai eu la fierté de recevoir 2 prix : le prix de l'élève le plus studieux de l'Ecole (un A/R Alger Paris offert par Air-France, et le prix d'excellence correspondant à la place de 1^{er} de la promotion, J'ai toujours Le Rouge et Le Noir dans ma bibliothèque).

1^{ère} T.M. (1958/1959)

34 élèves de la promotion étaient les heureux élus, j'ai retrouvé leurs noms, la photo de 1^{ère} T.M. et les noms figurent dans le journal des Anciens de l'ENPA d'octobre 2016, je les rappelle pour mémoire, ces camarades font partie de mon histoire :



Dubrana, Bazin, Nouvion, Barral, Collot, Mollon, Roig, Soulié, Rofast, Vigliano, Mateu, Gomez, Eychenne, Espinasse, Juan, Fages, Attal, Pastor, Albertelli, Cremona, Zerhouni, Meddour, Lillo, Schmidt, Vallespir, De Crescenzo, Guilabert, Doehr, Moisan, Ouledcheikh, Lazaro, Faïlla, Fernandez, Mittelberger.

Un grand changement à partir de la première, nous ne couchions plus dans des dortoirs mais dans des chambres à deux équipées de petits bureaux, mais oui nous étions là pour travailler après l'étude du soir dont on ne nous faisait pas grâce, mon coturne était Louis ALBERTELLI, je crois qu'il était de Mostaganem, mais il avait trouvé un correspondant à Alger, la famille de Mohamed ZEHROUNI. Comme major de promotion, j'avais reçu en prime le rôle de chef de classe. J'étais devenu l'interlocuteur de la Direction et surtout de mon ami « Mandrake » le Surveillant Général, qui s'en prenait à moi lorsque l'auteur d'un petit larcin n'était pas identifié. La mission de chef de classe a dû me pomper un peu d'énergie, un camarade dont je ne suis pas sûr du nom (je pense toutefois qu'il s'agissait d'Alain Fages déjà 1^{er} en 3^{ème}) m'a gratté au classement annuel dans lequel j'ai terminé 2^{ème} sur 34 élèves.

Cette année là, notre classe commençait à tenir la route en matches interclasses, en particulier en handball, nous avons un goal assez fantastique, Michel Lazaro, je me souviens de ses arrêts à mi-hauteur, complètement à l'horizontale ! Pour les matches interclasses je me contentais du rôle de spectateur. Certains de mes camarades comme Soulié, superbe athlète, participaient aux quatre équipes, foot-ball, hand-ball, volley-ball et basket-ball et ils étaient bons partout !

Une autre activité physique consistait à utiliser le mur extérieur de notre classe pour jouer à une sorte de pelote basque avec une balle de tennis, Louis Albertelli y excellait, un autre jeu moins légal se pratiquait en classe sur l'estrade (pendant les pauses) le tchic-tchic, deux joueurs se renvoyaient au pied une boule de papier savamment pliée, le premier qui manquait le tchic-tchic avait perdu.

Il nous arrivait d'avoir quelques loisirs en dehors de l'Ecole, le 1^{er} mai notre camarade Yvon GUILABERT a organisé une surprise-partie pour la classe à Alger (on disait « bouffa » et pas boum ou surboum !). La bouffa a été très réussie grâce à Yvon qui s'est bien débrouillé en se procurant salle, boisson, filles sauf l'argent, 500 francs par tête de pipe.

Quelques fois, lorsque je ne descendais pas à Alger nous allions manger des brochettes à Fort de l'Eau, cette halte était très connue des Algérois qui s'y arrêtaient au retour de la plage.

J'avais un peu plus de 17 ans en arrivant en première, à en croire Rimbaud, on n'est pas sérieux à 17 ans, j'ai pourtant eu le sentiment qu'on le devenait. Pour nous tous c'était la fin de l'adolescence. J'ai observé avec d'autres camarades une évolution de notre mode de pensée, alors que jusque là, la réflexion portait surtout sur des aspects factuels de la vie, les éléments pratiques, les relations simples entre individus, le travail en classe. Des discussions approfondies, (et pas que sur le sexe des anges !) nous mobilisaient longuement en classe et en dehors. J'ai en mémoire nos dialogues avec Jean Claude Dubrana, il serait prétentieux d'évoquer la philosophie voir la métaphysique, nous nous posions beaucoup de questions sur le fond de l'existence, du comportement humain, du sens de la vie. Cette année là nous étudions Pascal, j'avais lu ses pensées ainsi que le discours de la méthode de Descartes. Il faut reconnaître à monsieur Trainar notre professeur de Français le mérite d'avoir contribué à élever notre culture et notre conscience. J'ai probablement un peu ennuyé monsieur Trainar en lui remettant des dissertations de plusieurs dizaines de pages. Je me suis surpris à

dire « mais nous avons une pensée, et nous sommes en train de nous en servir ». En dehors des classiques j'ai été très marqué par le récit d'Axel Munthe auteur suédois « Le livre de San Michele ». Ce livre m'avait permis de m'évader et de réfléchir. Près de 60 ans après sa lecture, j'ai consulté des articles sur cette œuvre, je n'ai pas retrouvé les raisons de ma passion pour cet auteur.

La 1^{ère} T.M. se terminait par l'examen du Baccalauréat 1^{ère} partie qui se déroulait pour l'écrit les 10 et 11 juin 1959, et pour l'oral le 22 juin, nous avons passé fin mai le bac blanc dans les locaux de l'Ecole. Les épreuves couvraient toutes les disciplines du français aux travaux techniques atelier et Dessin en passant par le sport. Les matières de culture générale se déroulaient dans les locaux des Facultés, les matières techniques au Lycée Technique du quartier du Ruisseau. Les résultats étaient affichés dans le grand hall des Facultés, j'ai trouvé mon nom associé à la mention « Assez Bien ». Le bulletin annuel daté du 30 juin 1959, donc avant la publication du palmarès, indiquait « autorisé à redoubler en cas d'échec », aucun élève n'a échoué, et j'ai retrouvé tous mes camarades de classe en T.M.

C'est en 1^{ère} T.M. que Michel BARRAL et moi sommes devenus très proches, on ne se connaissait pas en seconde et nous nous sommes aperçus que nous étions presque voisins, il habitait à 1 km de la maison de mon oncle.

T.M. (1959/1960)

La classe de T.M. prolonge la 1^{ère} T.M. mêmes camarades, la classe de T.M. est contigüe à la classe de 1^{ère} T.M. Pas de marques à prendre, deux nouveautés pourtant, la philo remplace le français et Michel BARRAL (il avait repassé un oral de rattrapage) remplace Louis ALBERTELLI comme coturne.

Nous avions, les copains de l'époque, nos scooters et en profitons pour faire des sorties, celles de Fort-de-l'eau avec les fameuses brochettes et le pain mahonnais me reste en mémoire. Presque tous les dimanches nous allions en « bouffa », l'une des premières s'était déroulée chez Michel BARRAL presque toute la classe de T.M. y participait, je ne sais plus d'où venaient les filles mais il y en avait.

Quelques fois la vie à l'Ecole pouvait être ponctuée par des événements très tristes : « notre camarade JUAN absent depuis quelques jours, vient de rentrer ; le visage décomposé comme rongé par les pleurs, il semble abattu par le chagrin, comme je le comprends sûrement plus que la plupart des camarades. Son père est mort dans un accident terrible, conducteur d'autorail il a sauté sur une mine ».

Pour Noël comme chaque année nous bénéficions d'un repas amélioré, cette année (1959) le poulet remplace la viande bouillie, mais oh surprise à la fin du repas, on nous distribue des cigares !

Pour la première fois à l'E.N.P.A. j'avais des difficultés à suivre en classe, la motivation s'était envolée, je travaillais moins, je sortais beaucoup malgré la situation à Alger.

Les barricades *(dimanche 24 janvier 1960). Suite au limogeage du général Massu, des manifestations de foule envahirent tout Alger. Tous les établissements, cinémas, cafés,

commerces étaient fermés. Des barricades s'élevèrent rue Michelet et dans les rues avoisinantes. La foule s'était rassemblée sur le Plateau des Glières, tout à coup vers 18 heures, les Gardes mobiles descendirent du G.G. (Immeuble du Gouvernement Général) en rangs serrés ; La foule commença à s'agiter. Je me trouvais avenue Pasteur aux premières loges, soudain les G.M. chargèrent la foule, tout le monde se mit à courir, je ne fus pas en reste et me retrouvai rapidement rue d'Isly à 400 mètres de là, puis rampe Bugeaud et finalement sur le quai où un automobiliste nous ramena, mes amis et moi, au Ruisseau.

Nous avons appris le soir qu'une fusillade avait éclaté pendant notre fuite et quelle avait fait une vingtaine de morts.

Le lundi matin (25 janvier), pas de car pour Cap Matifou, un chauffeur de la société m'y conduisit, il y avait peu de monde. A Alger où le général Challe avait décrété l'état de siège la grève était totale, aucune école n'était ouverte, cependant l'E.N.P.A. fonctionnait.

La Radio indiquait que des manifestants étaient retranchés derrière les barricades dans le secteur des Facultés. Le lendemain on entendit dire que des territoriaux étaient venus ordonner la fermeture de l'Ecole, cela retint les élèves devant les ateliers, ils retournèrent peu à peu vers les bâtiments des études. En arrivant dans la cour principale j'appris de la bouche de Mandrillon que les élèves faisaient la grève. Tout le monde resta dans la cour à s'embêter, finalement Malaterre, le Directeur, réunit les majors de classe pour leur demander ce qu'ils voulaient. Le major de 2^{ème} T.A. lui répondit en lui signifiant que nous faisons la grève par solidarité pour ceux qui étaient aux barricades. Malaterre nous laissait quitter l'Ecole mais avec une autorisation des parents. Trois élèves partirent pour Alger pour téléphoner aux parents qui vinrent chercher leurs enfants au cours de l'après-midi. Je dus attendre 18 heures avant de voir arriver Georges accompagné de son ami Alain, heureusement que Michel (BARRAL) était passé le voir sinon je n'aurais pas pu partir.

Pendant cinq jours il y eût une véritable chronique du « camp retranché », on prenait un poste (de radio), ce n'était que pour entendre parler du camp retranché d'Alger. Plusieurs milliers d'hommes organisés militairement y étaient installés surtout des territoriaux. Les chefs étaient Pierre Lagaille avocat et officier de réserve, un restaurateur inconnu pour la plupart Joseph Ortiz et Jean-Jacques Susini étudiant de 26 ans. Je fis moi-même une visite au camp retranché. Le quartier de la rue Michelet était méconnaissable, il n'y avait plus de chaussée, que des amoncellements de pavés. Des hommes en armes, hirsutes, mal rasés, certains étaient là depuis quatre jours, attendaient on ne sait quoi, prêts à défendre leurs positions. Jeudi soir (28 janvier) ce fut le discours de Delouvrier, émouvant, sincère, très Victor Hugo. Delouvrier semblait demander, aucun ton autoritaire dans ses paroles. Vendredi discours de De Gaulle sec, ferme ne contenant pas plus de mots qu'il ne fallait. Déjà de nombreux villages d'Algérie parvenaient des messages de fidélité (des militaires) au Président de la République. Samedi 30 janvier on se demandait ce que les insurgés attendaient pour répondre. Dimanche un cordon de troupes encercla le périmètre des insurgés, il était très difficile d'y accéder. L'encercllement dura un jour. Lundi à midi Lagaille et ses hommes se rendirent aux parachutistes.

- *La semaine des barricades a fait l'objet de nombreux articles dans la presse et d'ouvrages. Le récit que j'en fais est un témoignage vécu.*

Le Bac blanc. Après l'épisode des barricades, nous avons repris les cours dans l'incertitude. Personne même à la Direction ne savait si le Bac blanc allait pouvoir se dérouler, difficile de réviser dans ces conditions. Au cours de cette période un intermède dont je ne me souviens pas de la cause exacte s'est déroulé à l'Ecole. Plusieurs élèves de la classe de T.M. dont j'étais probablement ont écrit à l'Ecole Nationale des Ingénieurs de Maison Carrée vraisemblablement pour connaître les conditions d'intégration dans cette Ecole qui ne faisait pas partie de la liste des écoles auxquelles nous étions normalement destinés. Les réponses de Maison Carrée sont arrivées en bloc à l'ENPA et ont déclenché une réaction immédiate de la Direction, Pauchet et Malaterre ont dégonflé ce ballon et nous sommes retournés à nos révisions.

Le Bac blanc s'est déroulé les 9, 10 et 11 mars 1960 au lycée technique du Ruisseau. Le samedi avait lieu au Saint-George « le Bal des Philos ». Nous avions Michel et moi avec d'autres copains des invitations. Jean-Christian Michel (que nous retrouverons dans ce récit) animait la soirée avec son orchestre de Jazz Dixieland.

Fin de l'année scolaire : Quelques semaines de révisions, une grande partie pendant les vacances de Pâques, à l'Ecole nous révisions ensemble par petits groupes dans les classes non occupées, cette méthode de préparation a du être efficace car bien que n'étant pas très optimiste, j'ai eu mon bac en juin avec tous mes autres camarades de T.M. (100% de réussite). Certains élèves de T.I. se présentaient en candidats libres et ont été reçus également, ce qui a permis à l'Ecole d'afficher un taux de réussite de 105%. Bien qu'ayant eu des résultats très moyens (23^{ème} sur 33 au 2^{ème} trimestre), je réussis à finir l'année au 6^{ème} rang sur 33 et fus admis en 1^{ère} T.A.

Les dernières années

1^{ère} T.A. (1960/1961)



Après le Bac un certain nombre d'élèves dont Yvon Guilabert quittèrent l'ENPA pour continuer leurs études à l'Université d'Alger. Sur les 33 élèves que comptait la classe de T.M. une petite vingtaine passa en 1^{ère} T.A. L'effectif fut complété par des bacheliers venant de Lycées d'Alger et des élèves venant de métropole avec un statut d'agent technique. Finalement nous avons retrouvé notre effectif de trente élèves. Mon coturne était toujours Michel BARRAL, nous sommes restés ensemble pendant les 2 ans de préparation aux grandes écoles et étions devenus très amis, j'ai eu le bonheur de le retrouver en 2017.

Les classes de T.A. avaient pour objectif de nous préparer pour les concours d'entrée aux Grandes Ecoles de l'Aéronautique, dont l'Ecole de l'Air de Salon de Provence et les Ecoles d'ingénieurs essentiellement basées à Toulouse, il y avait aussi l'école de la Météo.

Les deux années de préparation ont été très perturbées par les « événements » d'Algérie. Par chance, l'ENPA était géographiquement à l'écart mais beaucoup d'élèves dont moi ont eu beaucoup de mal à se consacrer à leurs études. Parmi ces perturbations, la grève, certains de mes camarades étaient très impliqués. Le jeudi 8 décembre nous décidons de faire grève. Le vendredi a.m. certains parents viennent chercher leur fils à Cap Matifou. Je rentre à KOUBA avec Michel et Lagroue qui habitait à Kouba non loin de chez mon oncle.

Pour la première fois des musulmans manifestent, le drapeau vert du F.L.N. apparaît brandit par des manifestants, des heurts se produisent entre Arabes et Européens. Dimanche matin

11 décembre, je descends à l'épicerie pour acheter quelques provisions. Tout le monde dehors a les yeux tournés vers le Ruisseau, on entend les you-you des femmes et parfois ce slogan terrible « Algérie Algérienne ». Je monte vite, nous fermons tout. Soudain les cris se rapprochent, les gens affolés rentrent dans leurs maisons. Avenue Poincaré (la grande route qui monte du Ruisseau vers Kouba) une foule apparaît, une foule de musulmans, drapeau vert en tête, ils sont armés de matraques, de barres de fer, de bouteilles, l'air menaçant. Nous fermons les volets, j'espère qu'ils vont continuer, qu'ils ne vont pas s'arrêter là. Une voiture descend la côte, elle ne s'arrête pas, des enfants sont projetés sur le côté, il me reste une vision terrible, un musulman porte un enfant dans ses bras, je crois qu'il est mort. La voiture ne peut continuer, les coups de matraque pleuvent sur la carrosserie, les vitres sont brisées, les portes enfoncées, le bruit des coups est affreux. Plus tard j'ai appris que le chauffeur avait été tué à coups de bâton. D'autres voitures subissent le même sort, ce sont toujours ces coups terribles qui font frissonner. Georges, mon oncle, appelle Police secours, on lui répond « on va s'en occuper ». Mais personne n'arrive, les enfants ont peur, Janine ma tante a peur, tout le monde a peur. Pourvu qu'ils ne s'attaquent pas aux rideaux du dépôt. Des chocs, une succession de chocs, une tache claire passe, c'est une 4 CV qui zigzague sous les coups, va-t-elle pouvoir continuer ? Je ne sais pas, elle disparaît, lui aussi est mort ! Je parcours l'appartement de la terrasse aux balcons. Soudain Philippe mon cousin, 9 ans, crie « les paras ». J'accours au balcon, il n'y a plus aucun manifestant, des parachutistes, une section peut-être, sont à leur poursuite. Nous sommes rassurés enfin. Nous sortons au balcon, un jeune lieutenant est là qui les commande, je note une de ses injonctions « les premiers qui se montrent au coin ne doivent plus exister ! ». Au bout d'une demi-heure les paras, des bérets rouges, s'en vont. Des rafales de F.M. crépitent qui nous permettent de respirer.

Le Gala

Après quelques jours nous retournons à l'Ecole, il faut reprendre l'organisation du Bal des Classes préparatoires aux Grandes Ecoles de l'Aéronautique, à savoir : L'Ecole des travaux de l'Air de Paris ; l'Ecole de l'Air de Salon de Provence et l'Ecole Nationale de l'Aviation Civile à Toulouse. Chaque année l'organisation du bal échoie à la classe de 1^{ère} T.A. A la demande de l'Hôtel Saint-George l'appellation « Bal » sera remplacée par l'appellation « Gala » sur tous les documents externes. Dès octobre 1960, soit quelques jours seulement après la rentrée, l'équipe d'organisation est mise en place, je suis désigné Président du Comité d'Organisation du Bal, Lagroue, Gérard Oualid et Jean-Michel Vigliano font partie du bureau, en réalité pratiquement toute la classe participera aux actions de préparation et de réalisation de l'ensemble des travaux nécessaires à la réussite de notre bal. Très vite nous nous sommes mis d'accord sur le choix du lieu et la date, ce serait l'Hôtel Saint-George, un des hôtels les plus prestigieux d'Alger, sinon le plus prestigieux, nous avons retenu la date du 11 mars 1960. Dès le 2 novembre Gérard Oualid et moi nous rendons au Saint-George pour un premier contact, le 19 novembre nous retournons au Saint-George pour confirmer notre intérêt et retenir la salle munis d'une lettre de réservation. Le 23 novembre l'établissement nous donnait son accord ainsi que les conditions financières (1.500 NFrancs pour la salle). Dès le 30 novembre nous donnions notre accord par courrier. Les événements

évoqués plus haut nous ont contraints de suspendre les actions de préparation qui ont été réactivées le 4 février. Les actions à mettre en place étaient de trois types :



- des actions de communication pour faire connaître notre Gala au public, réalisation d'affiches, exécution de petites affichettes dessinées par les élèves, porte à porte chez les commerçants d'Alger (rue Michelet et rue d'Isly) pour mettre en place ces supports en vitrine, un courrier auprès de R.T.F. pour passer un flash d'information à la radio et à la télévision.
- des actions logistiques, concevoir et faire imprimer billets d'entrée et cartes d'invitations, 1000 cartes, réaliser le plan des tables, commander les cotillons
- des actions administratives, obtenir l'autorisation de la Préfecture d'Alger, déclarer le Gala auprès de la Sacem, déclaration de la Direction de l'ENPA ;

Je tenais beaucoup à faire animer la soirée par le sextet de Jean-Christian Michel, que je connaissais pour le voir très souvent dans les locaux de l'A.G.E.A. ou il jouait excellemment, de la clarinette. Il avait déjà exercé ses talents au Saint-George l'année précédente pour le bal des « philos » ou j'avais été invité. J'ai signé le contrat avec lui le 19 février 1960, le cachet pour 10 musiciens était de 900 NF.

Le Gala s'est déroulé comme prévu le 11 mars, de 18 h à 23h30, il faut se souvenir que le couvre-feu permanent couvrait la plage de 24 h à 6 h du matin. Le budget de l'ordre de 5.000 NF a été respecté nous avons même dégagé un léger excédent. Ce Gala fut le dernier organisé par les classes préparatoires de l'E.N.P.A.

Les vacances de Pâques suivaient de quelques jours le déroulement de notre Gala. La rentrée pour le dernier trimestre avait lieu le lundi 7 avril. Deux semaines plus tard eût lieu un évènement extraordinaire et inattendu « Le Putsh d'Alger » ou « Putsh des Généraux » le vendredi 21 avril 1961. Le Putsh ne dura que 6 jours, le mercredi 26 avril, les insurgés se rendaient aux autorités. Cet évènement abondamment décrit avait soulevé un espoir dans la population des Pieds-Noirs qui espéraient garder l'Algérie Française. L'instigateur principal du putsh était le Général Maurice Challe qui m'avait remis en 1958 le prix d'excellence de l'Ecole ! Bien évidemment l'Ecole fut fermée pendant quelques jours.

Certains d'entre nous, très tristes de la tournure prise par les évènements, n'avaient plus le cœur à travailler. Il restait à peine 2 mois avant les vacances et pas d'échéance majeure à la fin de l'année scolaire. Malgré une assiduité en dents de scie, je réussis à me classer 12^{ème} sur 28 élèves. Ces grandes vacances seraient les dernières pour tous les Européens d'Algérie dans ce beau pays, mais on ne le savait pas encore. Pour ma part j'ai bien profité de ces vacances entre le séjour (studieux) dans un collège anglais et les belles journées à la Madrague (plage de Guyoville).

2^{ème} T.A. (1961/1962)

Pour la promotion 1956/1962, c'est notre sixième et dernière année à l'ENPA, celle qui doit se concrétiser par des concours d'entrée dans les Grandes Ecoles de l'Aéronautique nous ouvrant une carrière d'ingénieur voir d'officier navigant dans l'Armée de l'Air. Mais rien ne se passa comme prévu.

Contre toute attente et en particulier de la mienne, compte tenu des circonstances extérieures, cela sentait la fin, j'ai réussi un premier trimestre acceptable sauf en mathématiques, gênant quand on a l'ambition d'intégrer des écoles d'ingénieurs. Mon classement 8^{ème} sur 28 élèves était correct. Hélas par la suite ma motivation pour le travail se détériora considérablement, heureusement il n'y eut plus de notes.

A partir de janvier il ne se passe pas un jour à Alger sans que l'on n'entende des coups de feu. Les hommes tombent comme frappés par balles d'une épidémie dont les germes sont le FLN et l'OAS. La fièvre monte à Alger, chacun se dit « Ne serait-ce pas mon tour demain ! ». En sortant de chez soi, personne n'est sûr de pouvoir rentrer.

A l'Ecole les choses bougent, je suis désigné par mes camarades comme délégué de l'ENPA auprès de l'A.G.E.A. (Association générale des étudiants d'Algérie). En tant que tel je fais partie du Comité Directeur de l'Association qui prépare la campagne « Je suis Français ». Ai-je besoin de préciser que nous étions tous pour l'Algérie Française, voire plus !

Fin février, Michel et moi sommes allés passer l'examen d'aptitude aux fonctions de navigant en vue de nous présenter au concours de l'Ecole de l'Air de Salon de Provence. Les résultats ne sont pas tout à fait concluants, je suis convoqué pour un nouvel examen (qui n'aura jamais lieu). Le samedi 23 février un flash annonce 30 morts à Bab-el-Oued. On apprend que le gouvernement français va négocier avec le FLN et proposer un cessez-le-feu, alors que les premiers concours doivent se dérouler dans deux mois et demi.

Evènements du 27 février à l'Ecole : (extrait de mon journal).

Il est 20 heures, nous sommes tous au dortoir. Je discute probablement Maths avec Michel quand soudain une agitation se produit dans le dortoir. Je sors de ma chambre pour me rendre compte de ce qui se passe, des coups de feu et des rafales ont été entendus du côté de la cité (logements des professeurs et du personnel). Ne sachant pas de quoi il s'agissait nous nous rendons dans la chambre d'un camarade, lumière éteinte, pour voir ce qui se passait dehors. Les suppositions et les bruits courent mais silence plus rien. Le lendemain matin « le téléphone arabe » fonctionne. Des élèves de la classe de Radio manquent à l'appel, ils ont été arrêtés la veille suite à la fusillade. Les versions des faits sont multiples, on arrive cependant à reconstituer le déroulé des événements : un vol d'armes devait être fait à l'Ecole, le groupe est constitué d'élèves de Radio et de gens venant de l'extérieur armés et avec des voitures. Mais le garde est là, il est alerté par un chien, le commando tire sur le garde, les Gardes Mobiles basés juste à côté de l'Ecole arrivent rapidement, trois élèves sont pris après avoir cherché refuge dans la cité, les autres sont arrêtés à un barrage, un seul réussit à s'échapper.

A huit heures toute l'Ecole est au courant, nous sommes en dessin, après concertation je vais voir Malaterre (Directeur de l'Ecole) en compagnie de Michel Barral, major de 2^{ème} T.A. et de Boudet major de 1^{ère} T.A., pour ma part j'y vais au titre de délégué de l'Ecole à l'A.G.E.A. Le Directeur nous accueille très cordialement et nous relate les faits. Nos camarades arrêtés sont maintenant détenus à l'Ecole de Police d'Hussein Dey sous la garde des CRS. Il est question de grève, mais je ne partage pas cette idée car je suis persuadé qu'elle serait inutile, les discussions ne manquent pas tout au long de cette journée. Le soir nous apprenons que la Délégation Générale a annoncé la capture d'un important commando OAS armé, les noms sont cités, ce sont ceux de nos camarades.

Le lendemain matin, un mot d'ordre de grève est diffusé. Les majors de classe se réunissent devant monsieur Malaterre. Michel nous rapporte le contenu des entretiens avec Raoul. La Direction évoque la fermeture de l'Ecole, il nous demande de reprendre le travail le lendemain, mais nous sommes inflexibles et maintenons la grève dont j'avais relayé le mot d'ordre avec un camarade de 1^{ère} T.A. dans toutes les classes. Mais la grève n'aura aucun effet si elle reste à l'intérieur de l'Ecole, nous voulons obtenir un démenti à l'accusation portée contre nos camarades (qui se seraient préparés à commettre des ratonnades !). A

midi je vais voir Malaterre pour lui demander de laisser sortir 5 élèves, pour ma part j'ai l'intention d'aller à l'Association pour obtenir un appui de la part des étudiants dont le Président est Poirey que je connais bien. Après avoir vu Malaterre, je passe chez Mandrillon, le surgé, pour lui demander de faire les permissions, il ne s'y oppose pas mais j'ai avec lui une discussion assez vive au sujet des événements de la veille. Nous quittons l'Ecole à 13 heures pour prendre le car civil au village. En arrivant à Alger, j'aperçois Poirey sur le trottoir d'en face mais il est trop tard pour le rattraper Au bureau de l'A.G.E.A. on me dit qu'il est à sa banque, la Compagnie Algérienne où il travaille. Il faut aller à pied jusqu'au Champ de Manœuvre (25 minutes de marche). Je rentre seul pour le rencontrer, il est assis derrière le comptoir de la banque, nous sortons pour discuter quelques minutes. Mes camarades et moi essayons de lui relater les événements comme on croit qu'ils se sont effectivement déroulés, mais dans le fond nous ne sommes sûrs de rien. Poirey nous promet de téléphoner le soir même à Malaterre et de s'occuper sérieusement de notre affaire, il nous conseille de continuer la grève. Lorsque nous rentrons à l'Ecole, c'est un peu la foire, il y a du monde partout surtout sur les stades, pourtant nous sommes en grève. Il faut rassembler les responsables de chaque classe, leur dire ce qui se passe et leur parler pour les calmer, ils doivent subir ces deux jours de grève avec patience. Ils sont réunis dans la salle de classe de 2^{ème} T.A. Je prends la parole pour résumer la situation et ordonner de continuer la grève. Nous rentrons tous aux dortoirs, mais les discussions échanges d'informations et commentaires se substituent au travail. Le lendemain vendredi lever à 6 h 30 au lieu de 6 h. Après le café des bruits courent, des types veulent partir, il faut aller les raisonner. On y va avec l'équipe habituelle dont mon ami Michel BARRAL. Après nous avoir entendus les types ne disent plus rien, on repart en classe. Mais les heures qui suivent sont pénibles, les élèves n'ont rien à faire, les grands circulent un peu partout sous prétexte de surveiller les petits. A midi j'attends un coup de téléphone de Poirey qui doit me donner le résultat de ses démarches. La sonnerie de 12 h 15 retentit sans que j'aie reçu un appel téléphonique. A la sortie du réfectoire certain se mettent à jouer à la balle contre le mur, ce qu'il ne faut pas faire. Je ne peux m'empêcher de crier contre ces types qui enfreignent les règles les plus élémentaires de la grève. Je me dispute mais reste impuissant à les faire cesser, ils ne se rendent pas compte de l'illogisme de leurs actes, des voix s'élèvent mais d'autres sont là pour les calmer. A 14 heures je me rends à la conciergerie, le standard est tenu par un élève de seconde année. Poirey appelle enfin pour me dire qu'il a parlé avec Malaterre et qu'ils s'occupent tous deux de l'affaire, il faut encore réunir les élèves pour leur communiquer ce résultat. Vers 16 heures Malaterre arrive à l'Ecole, il convoque les majors de 1^{ère} et 2^{ème} T.A. j'y vais aussi. D'après ce qui lui a été dit (?), nos camarades ne sont pas inculpés, ils seront libérés sous peu, seule les retient une simple formalité qui doit être accomplie par le juge d'instruction. Il nous avoue en avoir marre, sa fatigue apparente semble le prouver.

Qu'allez-vous faire ? A peine ai-je fais une objection qu'il saute littéralement de son fauteuil en gueulant nous montrant qu'il n'a pas envie de parlementer. On en reste là. Il est décidé que Les cours reprendront normalement le lundi matin, nous sommes début mars !

Mais certains veulent continuer la grève lundi, comment les arrêter et comment leur faire entendre raison. A la sortie du réfectoire leur détermination semble prendre plus d'ampleur, j'essaie d'en rassembler quelques uns en insistant pour que le travail reprenne lundi.

Mandrillon nous accuse d'avoir fait un putsch et de diriger l'Ecole à sa place. Pauvre homme il est dépité par tout ce qui lui arrive car il croit fermement que tout ce qui lui arrive est dirigé contre l'Ecole et contre lui.

Nous quittons l'Ecole à 13 heures. J'ai RV avec Poirey à 16 h 30 pour une réunion du Comité Directeur de l'A.G.E.A. J'arrive en avance pour l'informer de ce qui se passe à l'Ecole, nous faisons un saut en voiture jusqu'à l'Ecole de Police d'Hussein Dey. Nos trois camarades sont toujours là, le CRS en faction au poste de garde ne peut rien nous dire.

Lundi matin je suis réveillé à 5 heures par une très forte explosion, les explosions vont se succéder jusqu'à 6 heures. A sept heures moins dix je quitte la maison pour rejoindre monsieur Barral, le père de Michel qui nous accompagne à l'Ecole. En arrivant au Cap nous apprenons que beaucoup d'élèves manquent, les cars ne sont pas arrivés, ils ne viendront probablement pas à cause du bouclage de la ville. L'effectif dans chaque classe est très faible mais les présents n'ont pas l'air décidé à reprendre le travail. Il faut absolument les convaincre, les T.M. d'abord, quelques uns sont raisonnables mais d'autres paraissent irréductibles, ils ne veulent pas arrêter la grève tant que les Radios ne seront pas là. Sinon pourquoi avons-nous commencé disent t'ils. Lorsque Pauchet (Directeur des études) demande aux élèves qui ont atelier de se réunir sous les préaux, personne ne bouge ! J'y vais moi-même, pour cela il faut traverser la cour au vu de tout le monde, je me demande ce qu'ils pensent à l'instant.

« Allez Doehr donne des ordres » me lance sarcastiquement Mandrillon qui n'arrive pas lui-même à décider les élèves. C'est difficile mais j'arrive à les rassembler lentement et à les faire partir pour les ateliers.



Michel et moi quelques jours avant le départ définitif

Après les accords d'Evian et le massacre de la rue d'Isly ou les derniers jours d'Alger

Après les événements de la fin février, nous retournons à l'Ecole. Mais l'ambiance n'y est pas, on sent que personne n'est là pour travailler. Nous vivons dans l'attente, dans la crainte. Les heures d'études se déroulent en discussions qui portent naturellement sur la situation à Alger.

C'est dans ce contexte que sont signés le lundi 19 mars « les accords d'Evian » qui concrétisent pour les Pieds-Noirs l'abandon de l'Algérie. Des manifestations ont lieu partout. Des fusillades ont lieu tous les soirs, ce sont des tirs de mitrailleuses lourdes et même de canons de 37. A Bab el Oued on se bat dans les rues et sur les terrasses, l'aviation a tiré sur des immeubles civils, des militaires sont tués, « l'OAS tire sur le contingent », titrent les journaux de Métropole. Dès le vendredi 23 mars quatre régiments encerclent le quartier de Bab el Oued est bouclé, c'est « le blocus de Bab el Oued », 800 personnes sont arrêtés, il n'y a plus de communications téléphoniques, Bab el Oued est coupé du reste du monde et le reste de la ville est absolument désert.

Le lundi 26 mars, une manifestation de solidarité pacifique part de la grande poste pour se diriger vers le quartier de Bab el Oued. L'armée tire sur la foule, on annonce d'abord 35 morts, le bilan sera de 80 morts et de centaines de blessés. Cette catastrophe sera abondamment commentée et développée dans la presse sous le titre « le massacre de la rue d'Isly ». Le lendemain 27 mars grève générale à Alger, nous ne retournons pas à l'Ecole. Le 28 mars je vais jusqu'à la grande poste, une gerbe de fleurs recouvre chaque flaque de sang dont des rigoles rouges sont encore très visibles.

Jean Michel nous transmet l'information suivante ; les étudiants sur convocation individuelle se rendraient dans certaines fermes pour y assurer le travail et la sécurité. Le samedi suivant une réunion à l'A.G.E.A. confirme cette information. Au cours de cette réunion je fais la connaissance de Buissières qui sera abattu quelques jours plus tard par des soldats Français. Le signal de départ serait ; soit un message à l'Ecole soit une explosion aux Facs. Lundi matin 9 avril dans la voiture qui nous ramène à l'Ecole Jean Michel m'apprend que les Facs ont sauté, c'est donc le signal ! C'est à moi qu'i va incomber d'organiser la marche de l'Ecole, la consigne est de faire un chahut monstre. Arrivé à l'ENPA je n'ai pas de mal à faire respecter ces consignes, personne ne rentre en classe. Des nouvelles nous parviennent d'Alger, le lycée Bugeaud brûle. Monsieur Malaterre nous convoque immédiatement, il sait que je suis l'un des responsables. Nous parlons d'égal à égal, il est extrêmement ennuyé et me supplie presque de faire rentrer les choses dans l'ordre, il utilise comme argument que les choses sont bonnes pour nous (?). Mais je ne cède pas invoquant les ordres de l'OAS ? Nous nous quittons sans avoir trouvé la moindre solution. Je suis reconvoqué par la Direction, Malaterre me suggère de rentrer à Alger pour prendre des ordres précis, j'accepte à condition qu'il permette à quatre de mes camarades de partir avec moi. Ceux-ci, en qualité d'observateur, se rendront dans les différents lycées de la ville pour voir ce qui s'y passe, Malaterre n'y voit pas d'objection. L'après-midi je rencontre Jean à l'A.G.E.A. ; les consignes sont de ne pas céder, à ma demande il téléphone à Malaterre tout en me donnant un message à lui remettre. Je rentre au Cap en voiture, les choses n'ont pas changé, les élèves traînent dans la cour. Je retourne chez Malaterre, mais les choses ne vont plus du tout, nous ne entendons pas, il fait preuve de mauvaise foi je lui manque de respect par mes réponses. Malaterre ne veut pas (ou ne peut pas ?) fermer l'Ecole. Lorsque je rends compte aux principaux responsables (mes camarades des classes préparatoires) l'agitation est naissante des carreaux volent en éclats, Malaterre arrive et discute avec certains élèves dans une salle de classe, le grand Lillo élève la voix, je reste à l'écart, rien n'émerge de cette nouvelle discussion. Je ne me rends pas au réfectoire, Georges doit venir me chercher, quand il arrive

je lui demande de venir jusqu'au dortoir, j'empile tout dans la voiture, je quitte l'Ecole avec Michel.

Nous sommes le lundi 9 avril 1962, depuis ce jour je n'ai plus jamais revu l'Ecole de l'Air ! Toutes les écoles sont fermées, y compris l'ENPA, il n'y aura probablement pas d'examens au 3^{ème} trimestre et surtout pas de concours pour nous.

L'Ecole fermée, les études stoppées, je continue à fréquenter les étudiants d'Alger, l'A.G.E.A. est dissoute, par chance mon nom ne figure pas parmi la liste des étudiants qui sont arrêtés ou se cachent. Je travaille avec mon oncle, je deviens chauffeur livreur. La vie devient intenable, plus aucun musulman ne s'aventure en ville, l'OAS les descend tous. Un jour, fin avril je reçois une convocation de l'Ecole pour prendre un avion militaire afin de passer les concours en France. Pour moi le problème ne se pose pas je reste, Michel a reçu lui aussi cette convocation. Il vient me voir à Kouba avec son père pour me consulter ou me convaincre, il m'annonce sa décision de partir. Il a passé un concours, il a réussi l'écrit mais a échoué à l'oral, plus personne ne travaillait depuis des semaines, j'ai su plus tard que Michel grâce à ses parents avait persévéré et avait finalement réussi le Concours de l'Ecole de l'Air de Salon.

Les épisodes de ma vie après la fermeture de l'Ecole feront peut-être un jour l'objet d'un autre récit.

J'ai quitté Alger en avion le 17 juin 1962.

Epilogue : Le décès de mon oncle et la découverte de l'association

Mon oncle, chez qui j'avais été hébergé pendant toute la période du récit qui précède, nous a quittés le 12 février 2016. A cette occasion j'ai tenu à lui rendre un hommage ainsi qu'à ma tante Janine qui avait tant fait pour me faire entrer à l'ENPA. A l'issue de la cérémonie, un de mes petits cousins, Pied-Noir m'apprends qu'il connaît un ancien élève de l'ENPA et même qu'il sait qu'il existe une association des anciens élèves. J'avais cherché longtemps des traces de l'ENPA mais avant même que l'association ne soit créée. J'ai aussitôt recherché l'association sur internet et pris contact avec le président Antoine Palomar. Ce contact qui me remplissait de joie m'a permis de retrouver quelques uns de mes anciens camarades, Michel Barral, Yvon Guilabert, Jean Claude Dubrana, Eric Moisan, Guy Cremona et Roger Berliaz notre ancien professeur de sport.

HOMMAGE A JANINE ET GEORGES*

**Lu en l'Eglise Saint-François de Sales à Lyon le 17 février 2016 pour les obsèques de Georges*

« Georges vient de nous quitter. Ma tante Janine elle, est partie depuis treize ans déjà. Aujourd'hui je souhaite les réunir dans le même hommage.

Janine et Georges, vous avez été tout pour moi. Vous aviez 28 et 29 ans, j'en avais 15, quand vous m'avez accueilli alors que vous aviez déjà trois jeunes enfants dont un bébé de quelques mois à peine, ce bébé c'est Danièle qui est là devant moi.

Sans votre amour et votre générosité, j'aurai fait, comme beaucoup de petits Lorrains, connaissance avec le fond de la mine à l'âge de quinze ans.

Janine encore enceinte, tu t'es démenée et tu as trouvé près d'Alger une école qui préparait aux carrières dans l'aéronautique. Tu t'es arrangée pour me faire passer à 2000 km de là, seul au collège de Saint-Avoid, le concours d'entrée, sous la surveillance de René Haby (futur ministre) !

Je vous ai rejoint en septembre 1956 à Kouba dans la banlieue d'Alger.

J'étais pensionnaire et chaque lundi matin, Georges tu te levais très tôt pour m'accompagner au car qui nous conduisait à Cap Matifou.

Les vacances, petites ou grandes je les passais presque toujours avec vous, souvent à la Madraque avec votre bateau.

La confiance réciproque était remarquable, Georges tu me confiais tes camions pour livrer cafetiers et épiciers, et pour aller récupérer l'argent dû, quelques fois à 50 km d'Alger, seul en pleine guerre d'Algérie. J'avais 19 ans.

Pendant six années, mon véritable foyer a été le vôtre à Kouba, vous m'avez donné autant que si j'avais été votre propre fils.

Après le drame de l'Algérie et l'exode, chacun a peiné à trouver ses marques. C'est encore vous, alors que j'étais dans la difficulté en 1965 qui m'avez aidé à rebondir, en m'accueillant quelques jours à Lyon puis en m'adressant à Paris à un petit hôtel tenu par un Pied-Noir, en me trouvant enfin un petit boulot qui m'a permis de tenir en attendant d'être embauché dans une grande entreprise.

Janine et Georges votre altruisme a été immense, je n'oublierai jamais, je vous dois tant, merci, merci pour tout ce que vous avez fait pour moi, et pour tout ce que vous m'avez permis de faire.

ADIEU